

Catherine Fava-Dauvergne

Corps-Espace de plongée

Pourquoi espace de plongée plutôt que de plongement ?

J'ai ainsi voulu insister sur le fait que nous y sommes passivement acteurs, que nous y avons acquiescé pour exister, d'un premier exister qui nous a fait surgir hors de notre assise, de notre inertie primordiale pour entrer dans la langue.

Car nous y avons plongé. Les conséquences en sont l'entrée dans l'existence.

Donc tout autant espace de plongement que de plongée, il y a une double vectorisation, du dehors vers le dedans, et inversement, la double interaction à laquelle nous sommes soumis par le biais des pulsions, se renverse.

La pulsion est ouverture du corps à l'espace de l'Autre, et certaines des voies pulsionnelles peuvent se fermer, d'autres non, et ça n'est pas sans conséquences, mais nous n'en traiterons pas ici.

On pense généralement le corps en tant qu'objet, avec ses contours, son enveloppe bien délimitée, mais ça n'est pas aussi simple qu'il y paraît, c'est-à-dire d'aborder le corps du point de vue de ses limites, de ses contours.

Ce que je souhaite avancer, c'est que le corps est plongé dans un espace.

Et que ses limites sont l'interaction entre lui et l'espace.

Et que ces limites, je dirais qu'elles sont en littorales, en dynamique littorale, mouvantes, éphémères, qu'elles entrent en échange avec l'espace, faites d'intrusion, de pénétration réciproque.

Comme un littoral entre mer et terre, dans ses trois dimensions, fluctuantes, et cet espace est dynamique, c'est-à-dire une dimension temporelle.

C'est ce que la clinique nous enseigne, et il est intéressant d'en voir la genèse, avec ses conséquences, ses impasses.

J'avais été frappée par un dessin d'enfant, au cours d'une cure, et ce qu'il m'en a dit,

Sébastien dessine un bonhomme mécontent au centre de la feuille et l'entoure.

Lorsque je lui demande de raconter, il est étonné de mon ignorance et me répond, offusqué :

« mais c'est la grande bouche du loup, il est beaucoup triste parce qu'il est dans la grande bouche du loup qui veut le manger ! »

Il représente là ce moment figé, suspendu. S'il ne bouge pas, ça reste en l'état d'attente, au bord de la dévoration possible, menace angoissante à tenir en respect. (Pour cet enfant, c'est sa question, ne pas bouger pour ne pas être dévoré, et en fait il s'agite mais ne bouge pas.)

Cela peut nous éclairer sur comment se constitue et s'imaginari-se le rapport du corps à cet espace, à cet espace qui est ce corps-espace de l'Autre, irréprésentable et angoissant car indélimité.

Et je dirais que notre corps s'y constitue comme limite, à ce grand autre qu'on ne peut situer.

On ne peut pas le situer car il n'est pas qu'espace visible, quantifiable.

Il est ineffable, inouï dans le sonore, invisible au regard, imperceptible à la proprioception, et la connaissance tactile ne se heurte à rien.

Et ce rien, qui échappe, nous l'imaginari-sons.

C'est donc la question de notre rapport à l'Autre, de sa genèse, de sa constitution que je souhaite interroger.

Le sujet, l'Autre, l'objet, à mettre aussi au pluriel, les objets, et l'espace de plongée, en tant qu'espace dynamique, quand la dimension temporelle vient s'adjoindre à la dimension spatiale,

L'espace est dynamisé par le temps.

Et ce sont les pulsions qui en règlent la rythmique.

La dynamique spatio-temporelle est relative aux pulsions.

Et c'est le corps qui en constitue le support, support pulsionnel, c'est-à-dire qui supporte le pulsionnel.

Corps de pulsions, donc, de dynamique, puisque les pulsions, c'est ce qui nous met en échange avec l'extérieur, l'extérieur à nous, permettant d'instaurer l'Autre, (et l'autre dans la suite).

Corps des pulsions en interaction avec l'Autre dont on cherche à délimiter le champ d'action, et à en percevoir les limites.

Et, pour cela il est intéressant de prendre cette question par le corps.

Quelles sont les limites du corps ou plutôt, à quelle limite le corps se heurte-t-il, renversons la question, donc, ouvrons-la.

C'est là que le dessin dont je vous parlais a ouvert cette question.

De quel espace sommes-nous délimités ?

À ne pas considérer le plein de notre corps, rouvrons notre regard de l'angle qui apparaît à notre sensibilité comme vide, ce qui nous entoure, nous contourne, nous détoure, ce dans quoi nous sommes plongés.

Le corps ne se conçoit pas sans son rapport au monde, et la phobie est là pour le commémorer.

« Le corps nous fonde un autre espèce d'espace » nous dit Lacan.

Pour dire l'indicible de ce qui nous est invisible, et question de notre image à nous-même méconnue, il nous échappera toujours ce que l'autre voit de nous, et le miroir n'y pallie pas, nous renvoyant qu'un mi-dire.

Corps et espace, ce qui fait partie de nous, et dont on fait partie, en effet littoral.

Alors prenons à bras-le-corps la question de l'origine.

Question qui ne cesse d'interroger l'humain, qui « ne cesse pas de ne pas s'écrire », pour le situer du côté du Réel, épinglé par Lacan de l'impossible,

Donc interroger la question de l'origine ce qui amène inmanquablement la question qui suit, celle de la fin, de la finitude, avec la question de l'infini qui offre une échappée à la question du fini.

Quête de l'infini qui repousse la question de la fin.

Prendre donc originairement notre rapport au monde, sans perdre toutefois de vue que, « la parole refoule le visuel-l'image du miroir pour dire le sujet », comme le dit si justement Gérard Pommier,

Je parlerai donc de l'archaïque, refoulé, de la chose perdue, de l'antérieur, pour ne pas dire, de l'avant la constitution de l'objet et de sa chute, sa perte.

Et cette tentative d'approche ne fera que le rater, mais le rater est déjà lui constituer une place, même à n'être qu'espace-trou, innommable, à savoir l'entité, magma, que l'on nomme le Réel, puisqu'il faut bien donner un nom à l'innommable, (entité que l'on ne peut que l'on ne fait que contourner.)

INTRA UTÉRO

Le corps est d'abord compris dans un autre corps, qui lui impose ses limites, et le corps ne se délimite alors que de l'Autre corps.

L'Autre dont la présence est confondue à sa propre présence, Autre qui lui impose son propre rythme, ses rythmes.

Il le respire, l'abreuve, le flotte, l'un en continuité de l'autre, et ça n'est pas encore l'un et l'autre et demeurera longtemps l'Autre-tout en un.

Il le respire.

Avant même de connaître l'âpreté de l'air, le corps inclus dans l'Autre perçoit la soufflerie qui accompagne les temps de la vie, s'accéléralant ou se réduisant sous l'effort, l'émotion, le sommeil... il en subit par osmose les inflexions.

Son corps n'est alors que réactif, et non acteur.

Il respire de la respiration de l'Autre, respiration qu'il ne reconnaît pas pour ne pas l'avoir encore connue, d'un air qu'il ne connaît pas.

Il éprouve par l'Autre ce qui s'inscrit dans son corps, directement, sans que l'objet soit constitué.

Prenons la question par la voix, dessinons un contour par la question de la voix, et du souffle.

Du premier souffle, qui insuffle la vie, au dernier, souffle rendu.

Au commencement, il y a l'Autre, trésor des signifiants, de quoi on se fonde, qui fait notre fond, comme on dirait d'un fond d'écran.

Pas d'image encore, qu'un souffle, souffle-esprit.

Et qui se fait voix, puis logos, langue nommant dans l'informe pour lui donner forme.

Et avec Lacan, « le mot est le meurtre de la chose ».

Michel Guibal parle d'un « rejeton sémantique », qui est la capacité précoce, éphémère, du nourrisson, à entendre et pouvoir reproduire toutes les sonorités, capacité perdue lorsqu'il entre dans les

signifiants de l'Autre, lorsqu'il accepte la valence de sa langue, langue qui est d'abord celle de l'Autre, trésor de ses signifiants.

Ce rapport au souffle primordial, est ce que l'on retrouve au fondement tant des mythes que des religions: souffle qui se fait voix, ou verbe, « en arché en ô logos kai ô logos en ton théon » de l'Évangile selon Jean.

Dans la mystique chrétienne, la kénose, l'incarnation, est le verbe qui se vide lui-même du souffle pour se faire chair, c'est le « pneuma », l'esprit qui souffle, l'esprit est le souffle.

Et dans Le Livre, « Inspirer à fond ce que dieu s'est donné la peine d'expirer ».

Et dans les mythes d'Amazonie, de culture Papoue, le souffle s'insuffle lui-même pour se créer homme, le souffle primordial s'expulsant d'un tuyau originaire qui se fait ainsi homme, de cette traversée du souffle.

Notons que Lacan a été très intéressé de ces questions, et la pensée notamment du Dao, cet imprononçable, innommable, et pourtant incontournable.

De ce vide qui fait appel, Lacan s'y est intéressé, et il formalise le symbolique qui troue le réel.

Dans le mécanisme de la respiration, donc, le collapsus alvéolaire, est un vide interne nécessaire à l'entrée de l'air. C'est le point de départ et le point d'arrivée, dans un aller-retour, une répétition obligée que seule la mort viendra interrompre.

L'expiration, passive, est retour au point nodal d'affaissement, proche de l'abaissement de l'énergie pulsionnelle, point zéro proche du collapsus primordial.

Puis à nouveau emplissage, et alternance vitale

L'étymologie indo-européenne de « gonfler » *bhel-* phallus nous parle de l'alternance vitale du gonflement puis affaissement.

L'air qui nous pénètre, première manifestation de l'Autre, hors liquide qui nous faisait un écran chaud au monde du fracas des sons.

Une fois le souffle en route, ça ne peut plus s'arrêter.

La vie se fait du mouvement, un mouvement qui s'inverse, le souffle se renverse en son contraire.

Sa vectorisation s'inverse, d'actif il devient passif, va-et-vient, aller-retour entre dehors et dedans.

C'est notre premier rapport à l'Autre, par le souffle, la première entrée de l'Autre qui s'impose, et engendre le cri.

Le corps est support incontournable de ce rapport à l'Autre, c'est le lien qui se nourrit de ce que nous lui prenons parfois jusqu'à l'enivrement, et que nous lui rendons.

Mouvement répété d'un aller-retour de la demande.

La demande de l'Autre, se fait pressante, de cette pression supérieure à notre vide interne, et l'air s'introduit.

Puis l'adresse se renverse et nous rejetons l'air à l'espace de l'Autre pour suspendre un bref instant sa demande.

Le souffle qui en s'introduisant nous déchire, corps interne brûlant des signifiants de la demande de l'Autre, initie le rythme qui nous scande.

Nous lui faisons retour de son souffle qu'il nous a insufflé bien malgré nous. Nous sommes en dette d'un don douloureux qui s'est imposé.

Sur cette base rythmée s'est produit quelque chose, cri que l'on apprend à voiser, voix pour le babil, voix pour la parole, voix pour le chant.

La voix, le chant, est commémoration de ce premier rejet-acceptation de l'Autre dans le premier cri qui l'a constitué en tant que sujet, mais commémoration qui fait un pas de plus.

C'est dans l'après-coup que son cri a pris sens, dans l'après-coup de la lecture qu'en a fait l'Autre, le ralliant à ses signifiants, les signifiants de sa demande.

Et ce n'est qu'à retenir le souffle qui ne demande qu'à s'expulser, que se produit le chant.

Le chant est calcul du souffle de l'Autre en soi, laisser s'échapper le filet minimum d'air qui produira la voix où s'articulera le chant, dosage pour un legato au bout du possible que l'impossible interrompt.

Et avant l'émission, la réception, nécessaire passage par l'Autre.

Le chant est réponse, et le chant comme réponse est un défi au champ de l'Autre.

La musique et ceux qui la composent ne s'y sont pas trompés.

Olivier Messiaen lorsqu'il compose son « St François d'Assise », musique d'oiseaux longuement écoutés, notés, la vocalisation qui empli l'espace de divin, le religieux et la voix qui se rejoignent dans l'espace délimité.

Belle observation de Messiaen après St François, des oiseaux qui délimitent par leur chant, leur territoire, chantant pour certains vant que tout bruit se fasse entendre dans nos villes. Un territoire sonore donc, espace qui se borne là où ça s'entend.

La voix par son émission crée un espace dynamisé.

Et émettre dans l'espace de l'Autre, c'est la réversion de ce qui nous faisait récepteurs. Nous sommes alors émetteurs, dans et au-delà de l'Autre qui nous agrippe par le scopique, de l'Autre qui nous voit dans l'espace obscur livré à la nuit, obscurité, part sombre de ce qui nous échappe, de ce qu'on ne voit pas de soi.

Notre voix, nous l'entendons d'un extérieur qui nous revient. Mais son passage dans l'espace de l'Autre fait que notre voix nous revient tintée de l'Autre, à laquelle quelque chose de l'Autre s'y est pris. Et cela fait son étrangeté pour nous.

Faire alors vibrer l'espace qui était le sien, par la suspension du chant, en se délestant de son accroche.

Et la boucle pulsionnelle est bouclée dans sa réversion au champ de l'Autre.

Occuper le champ de l'Autre en faisant entendre le chant, en se faisant entendre et s'y entendre en retour.

Chanter serait emmené les autres dans cet espace de l'Autre qui s'est enfin tu du fait de notre chant.

Chanter c'est le faire taire pour tous, faire taire le baratin incessant, en en permettant le refoulement, ce baratin de jugement, qui ratiocine, petite voix intérieure qui ne cesse pas de ne pas se taire.

Dans le séminaire « La relation d'objet » (p. 67) Lacan dit: « l'objet maternel est proprement appelé quand il est absent et quand il est présent, rejeté, dans le même registre que l'appel, à savoir par une vocalise ».

Le chant conjoint les deux, l'appel, et le rejet, c'est-à-dire le faire taire, dans le même « registre » comme le dit si justement Lacan.

Le chant est appel et rejet, imposant silence à l'Autre par sa « vocalisation ».

Le chant, c'est le bâton mis en travers de la gueule du crocodile, bâton-phallus qui fait Nom-du-père.

Le sujet y raccorde le réel au symbolique, le tressant d'un troisième brin imaginaire.

Mais revenons In Utero, l'abreuve:

Le fœtus « boit » le liquide amniotique, et suce son pouce, l'acte de succion lui fait prendre ce qui est à son immédiate portée, et qui est lui-même, en continuité, cette grâce première qui met son corps en extimité, ce qu'il perdra.

Il le retrouvera peut-être, dans un rapport à l'espace qui lui fera rechercher cette grâce première, ce qu'il croit être l'Un et qui était tout l'Autre dans lequel il flottait, diffusait, infusait.

Ce « nourrissage » est d'une passivité qui requiert un acte,

Un acte de prendre ce qui le pénètre, dans un rapport de continuité avec son corps.

Cela nous interroge quant à la clinique de l'anorexie.

In utero, le refus est forclos, l'oral est ouvert à la volonté de l'Autre, l'être en devenir est ouvert, et ça ne sera que beaucoup plus tard, lorsque cela viendra à lui manquer, cette manne qu'il reçoit sans en passer par la demande, c'est lorsqu'elle viendra à lui manquer, qu'il aura la conviction persécutive du manque, et qu'il la percevra comme lui étant refusée.

Le sevrage en est le culmen, la mise en acte, effective.

Et c'est seulement après ce passage qu'il pourra, par rétorsion, le refuser à son tour, percevant que refuser ce qui est donné pour nourrir est un enjeu vital, maternel, impossible à déjouer si ce n'est à y jouer sa mort.

L'Autre qui avait toujours été là, lui est arraché par un ailleurs, xénos absolu, inamical, à repousser, petit autre qui se dessine dans le manque de l'Autre.

Et cet Autre n'est plus alors absolu.

Comment maintenir l'Autre absolu, ne manquant pas, si ce n'est à rejeter l'autre.

Accepter la nourriture viendra comme acceptation de ce manque de l'Autre, (castration de l'Autre). En effet, si l'Autre a une demande envers moi, c'est qu'il manque, et qu'il n'est pas absolu.

Il y a souvent illusion de pouvoir se passer de l'échange avec l'Autre, que plus rien de l'Autre ne pénètre le corps qui veut se vivre comme autonome, sans besoin, sans vide qu'il faudrait combler,

Que l'objet ne pose plus question, que la pulsion ne vienne plus rappeler le corps, et l'Autre, et sa demande.

Et voilà fait un tour du côté de l'anorexie, où mieux vaut rejeter l'objet, en faire plus rien, manquer de rien, n'est pas manquer mais tient le désir dans le refus de la demande de l'Autre

Éliminer le besoin élimine le manque, ne plus être manquant, donc que l'Autre non plus ne soit pas manquant, pas de castration, ni de soi ni de l'Autre.

Et pas de repos, il faut en continu repousser la demande de l'Autre extérieur et de l'Autre interne qui presse par la pulsion ainsi relayée., Sisyphé ne lâche le rocher que pour le voir débouler au bas.

In utero, ça flotte

Le bercement interne rythme l'apesanteur du lieu et il y aurait perception d'un continu entre le corps et l'espace dans lequel il est plongé,

L'homéothermie annule la perception, apesanteur thermique.

D'une cure de garçon et d'une cure de fille, une observation m'a frappée, de la différence de leur rapport à l'espace, mais chacun en avait un, bien spécifique.

Dans la cure du garçon, après un épisode phobique aliénant qu'il était en train de résoudre, justement, dans le transfert, par ces séances, où il dessinait un terrain de foot, bien délimité, et dans lequel il menait un jeu aux règles précis, et où le crayon ne devait pas quitter le sol.

En parallèle, j'avais en cure une fillette qui dessinait des petites filles jouant à toute sorte de jeux, mais toujours suspendues en l'air, les « couettes » volant.

Je me suis donc mise à observer qu'effectivement il y avait bien une différence, et précoce.

Les garçons courent après le ballon, pour le faire rouler, le garder le plus longtemps et shooter pour le plaisir de le rattraper et courir encore après. Le ballon qui s'y déplace, roule, il garde le contact au sol, et ne s'en détache que brièvement dans le but d'aller plus loin, plus vite.

Le jeu de petites voitures suit les mêmes règles, et les billes roulent, se percutent, le but étant de gagner ou d'en gagner le plus possible, plus que l'autre.

Et ça se joue toujours dans un lien au sol, car même si l'objet est projeté dans les airs, c'est dans le but de l'envoyer encore plus loin, ou plus haut, mais dans ce cas il est fait pour retomber, et être rattrapé, ne se détachent que brièvement du sol.

Le garçon joue dans un espace linéaire lesté, il prend appui au sol, jeu réglé sur la pesanteur, et l'objet, fortement investi d'une valeur phallique, ne peut se détacher qu'à la condition d'être rattrapé.

Au rappel d'une angoisse de castration, l'objet n'est pas sécable du sol. Le corps, quant à lui n'est pas engagé dans son ensemble, c'est d'une jouissance parcellaire qu'il jouit, et la pesanteur représente cette attache au phallique.

Le jeu des filles marque un rapport différent à l'espace, tout concourt à s'extraire des lois de la pesanteur.

Jeu de sauts, de corde à sauter, de marelle, et lorsqu'il y a jeu de balles, c'est pour les lancer, les suspendre dans l'air, et si elles sont projetées contre une surface, c'est pour que le jeu continue le plus longtemps possible sans laisser tomber la balle.

Elle recherche la suspension, de son corps ou des objets qui le représentent, elle cherche à mettre son corps en apesanteur, à le tenir

à ce moment de bascule où les forces s'annulent, temps suspendu dans un espace aboli des lois de la pesanteur.

Pour la fille, l'absence du pénis, lui pose d'emblée la question du manque. J'émet l'hypothèse que dans le jeu, la fillette engage son corps, elle y est, semblant de phallus, en s'érigeant jusqu'à l'apesanteur.

C'est par l'apesanteur que le corps présent s'absente, mais sans s'anéantir. Dans ce moment de suspension, elle conjoint espace et temps, elle s'y fait croisement de l'espace et du temps, au plus proche du rapport au Réel qu'elle déjoue par l'apesanteur.

Le corps échappe alors à l'attache de la gravitation, dans son entier, échappe à l'attache de l'Autre, (tout autant qu'à la pesanteur phallique).

Et être le phallus dans l'espace de l'Autre, en le déjouant.

À ne pas l'avoir, elle y serait donc.

Une autre question, du côté du féminin, sa conjonction avec l'art, la peinture, s'est posée.

Les femmes et les peintres, la question de la grâce :

Question de la tentative de représenter l'insaisissable, ce qui se perçoit mais ne sait se dire par les mots, question de réel.

À la renaissance, on redécouvre l'antique, des sculptures ensevelies sont découvertes fortuitement lors des labours, et les peintres s'y intéressent malgré l'anathème de l'église qui y voit une résurgence du diable.

La référence de la beauté est alors le corps masculin, de par l'harmonie des proportions, normables, quantifiables, et la symétrie, le rectiligne, sont le canon de la beauté.

Le corps des femmes est imparfait, non régi par des proportions calculables, le corps des femmes échappe aux normes, au canon rectiligne, à la symétrie, au proportionnable.

Mais cela interroge les peintres car vient à la place de ce qu'elles n'ont pas, quelque chose d'indéfinissable, qui est la grâce.

Et ce quelque chose qui se meut dans l'espace sans pouvoir en dire quelque chose, comment le saisir, le représenter, cet invisible non inscrit dans un code, non quantifiable, non référable à l'espace aux dimensions connues, à l'espace euclidien.

Les peintres qui vivent dans la proximité des courtisanes, à Venise, à l'orée du XVI^e siècle, cherchent à capter cet autre chose que le proportionnable, ils cherchent à saisir l'insaisissable.

Cette grâce, au-delà d'une représentation fidèle des contours du corps leur fait inventer une représentation détachée du trait, où la touche introduit une lumière qui infuse la grâce dans la chair.

Lumière qui irradie du corps et que l'espace délimite, non pas d'un contour cerné mais d'un brouillage de la limite.

Ils saisissent alors la grâce au-delà du corps, dans une tension avec la chair, et ce qu'ils représentent n'est pas la pesanteur de la chair, mais la transparence de la grâce.

En topologie, on parle d'« espace de plongement », (Proposition de 67 J. Lacan)

Où l'objet « a », se retrouvant dans la lucarne entre R S et I, c'est-à-dire entre Jouissance, fonction phallique et sens, n'est en fait qu'une représentation imagée de ce qui est sans bord, autant en intension

qu'en extension, dans un treillage borroméen. Autant perforé que perforant, tout autant un intérieur qui est un extérieur, et notre corps, participant des trois registres, est en plongement, est en plongée dans ce que vient nous représenter « a ».

Pourquoi espace de plongée plutôt que de plongement ?

J'ai ainsi voulu insister sur le fait que nous y sommes passivement acteurs, que nous y avons acquiescé pour exister, d'un premier exister qui nous a fait surgir hors de notre assise, de notre inertie primordiale pour entrer dans la langue.

Car nous y avons plongé. Les conséquences en sont l'entrée dans l'existence.

Donc tout autant espace de plongement que de plongée, il y a une double vectorisation, du dehors vers le dedans, et inversement, la double interaction à laquelle nous sommes soumis par le biais des pulsions, se renverse.

La pulsion est ouverture du corps à l'espace de l'Autre, et certaines des voies pulsionnelles peuvent se fermer, d'autres non, et ça n'est pas sans conséquences, mais nous n'en traiterons pas ici.

Nous y avons flotté, dans le bain primordial, et sa commémoration ne cesse de nous questionner, nous en recherchons l'apesanteur, pour tenter d'échapper à l'emprise de l'Autre. Et nous y sommes armés par la connaissance que nous a donnée le fait d'y avoir été inclus, de ce réel dont nous avons été absents.

Perte de l'Un qui nous obsède et nous pousse de notre désir pour en déjouer l'empreinte.

Nous avons vu comment par la voix, nous le déjouons, et comment le féminin qui ne se réduit pas aux femmes, en joue par la suspension.

Et l'art, acte de création, sidère pour un temps ce qui ne cesse pas de ne pas cesser et nous enjoint de jouir.

Et c'est là que la clinique nous pousse à creuser ces questions, question de notre constitution de sujet et de notre rapport à l'autre, grand et petit autre, car tout au long de l'existence, posée, et sans cesse remise.

Le corps est pulsionnel, et sa poussée ne nous laisse pas en repos, c'est constamment que nous avons à en répondre si ce n'est à y répondre.

Autant la bouche peut se fermer à l'introduction de nourriture, autant l'oreille ne le peut pas.

Et le sujet est pensé d'un autre lieu, plus qu'il ne pense.

Que l'art vienne tresser autour du manque, on peut le penser. Et l'artiste nous y mène.